

Ce pays-là Carnets de Dresde — été 2006 (2^e partie)

Stéphanie Lépine

Volume 49, numéro 3 (277), 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34655ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lépine, S. (2007). Ce pays-là : carnets de Dresde — été 2006 (2^e partie). *Liberté*, 49(3), 101–113.

Ce pays-là

Carnets de Dresde — été 2006 (2^e partie)

Stéphane Lépine

Nos premiers pas en terre étrangère sont parfois cocasses. Un Japonais me raconte l'anecdote suivante : il arrive en Allemagne sans aucune connaissance de la langue, mais alors absolument aucune, pas même *Guten Tag, ich heiße... ich komme aus...* Rien du tout. Il veut aller aux toilettes et ne voit aucun élément graphique lui permettant de se repérer. Seulement *Damen* et *Herren*. Les quelques mots d'anglais qu'il a appris à l'école et dont il se souvient l'amènent tout naturellement à choisir la porte sur laquelle est inscrit *Da-Men* ! Cela me rappelle de bons (et parfois embarrassants) souvenirs. Et, dans quelques années, je rirai sans doute à mon tour des erreurs que je commets aujourd'hui.

La blague circule chez tous ceux qui apprennent l'allemand : « Que faites-vous à fixer ainsi bêtement votre interlocuteur, la bouche ouverte et l'air incrédule ? » Réponse : « J'attends le verbe ! » La naïveté de ma remarque fera certes sourire les linguistes et les Allemands eux-mêmes, mais comment donc ces chers Allemands font-ils pour improviser ? Puisque le verbe se laisse ainsi désirer et tombe tout juste avant le point final dans toutes les propositions relatives, ils doivent savoir avant même d'ouvrir la bouche comment se terminera leur histoire ! *Ich denke, dass ich (dativ) temporal kausal konditional konzessiv modal lokal (akkusativ) fahren werde*. En d'autres mots, je pense que je l'été prochain d'avril à septembre pour un autre cours intensif d'allemand si je trouve l'argent qu'il faut à moins d'ennuis de santé à Dresde retournerai. On se croirait chez le bourgeois gentilhomme : « Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font. » Impossible par conséquent (*deshalb, folglich*) de se laisser porter par les mots, dans une *Wanderer-Fantasie*,

sans savoir exactement où ils nous entraîneront. C'est là l'une des très nombreuses différences entre le français et l'allemand : l'art oratoire allemand est en grande partie fondé sur la préméditation, sur la surprise liée au verbe *am Ende*. J'espère que les interprètes sont payés plus chers lorsqu'ils doivent traduire simultanément de l'allemand vers une autre langue, car, après tout, ils doivent comme nous tous attendre le verbe !

Je me sens parfois comme un touriste québécois accablé d'un lourd accent et tentant de commander du beurre à un garçon de café parisien. « Ah ! monsieur veut dire du beurre ! » Conversation à propos de la pluie et du beau temps (surtout de la pluie, devrais-je dire) avec le tenancier d'un hôtel qui, un 31 mai où il fait 5 degrés, me dit que, s'il neige, comme on l'annonce pour ce soir dans les régions montagneuses, je vais me sentir moins dépaycé. Ainsi je me croirai encore au *Kanada*. Ce à quoi je réplique bêtement :

— *Sie sind humorvoll*. [Vous êtes plein d'humour.]

— *Bitte*.

— *Sie sind humorvoll*, redis-je, en prenant bien soin de mettre l'accent tonique sur la première syllabe et de bien prononcer le *v* comme un *f*.

— *Bitte*.

— *Sie sind humorvoll*, cette fois avec un mélange d'exaspération et d'inquiétude dans la voix. (Peut-être après tout suis-je en train de commettre un impair et de dire *schwul* au lieu de *schwül*, c'est-à-dire « pédé » au lieu de « humide ».)

— Ah ! me répond-il enfin, toujours en allemand bien sûr, vous voulez dire que je suis *humorvoll*.

— *!?!?!?* (Je crois que je suis mûr pour des cours d'appoint en phonétique.)

Mais, preuve sans doute que je commence à faire des progrès dans la langue de Michael Schumacher, je parviens maintenant à reconnaître les divers accents et quelques expressions régionales. Comme la dame à la blanchisserie qui dit *reinicken* au lieu de *reinigen* [nettoyer], *reinicken* comme dans Heineken. Mais nul mieux que Axel Hacke, dans le chapitre de son *Deutschland-album* intitulé « *Mutmaßungen über Bernd* », a su rendre (et se

moquer gentiment de) l'accent berlinois, qui continue à me laisser totalement désarmé : « Ssu mir hatta ma' jesacht : Ick ha' so hohe Schulden, ick kann mir nürnx mehr seh'n lassen. »

Eine geschichtliche Verabredung. Thomas Mann, der berühmte deutsche Schriftsteller, der nicht nur der umjubelte Autor des Zauberbergs und des Doktors Faustus ist, sondern auch der bis-sige Kritiker des Nationalsozialismus, der zweifellos homosexuell war, aber trotzdem der Vater einer wirklichen Dynastie war, darunter Klaus und Erika, die Bruder und Schwester und trotzdem Liebhaber und selbst homosexuell waren, entschließt sich bevor er wegen seiner politischen Ansichten nach Pacific Palisades in die USA fahren muss, wo er während des zweiten Krieges gelebt hat und wo er ein wichtiges Tagebuch geschrieben hat, welches wir noch heute mit großen Interesse lesen, dass er seinen « wesentlichen Zeitgenossen » Marcel Proust treffen soll.

Marcel Proust, der schon auf der Suche nach der verlorenen Zeit ist, der, seitdem 1908 seine Mutter gestorben war, in seinem abgedichteten Zimmer am Boulevard Hausmann in Paris lebt, der nur in Begleitung seines Dienstmädchens Céleste wohnt und der, nachdem er sein mondänes Leben verlassen hatte, fast niemanden mehr traf, begeistert sich nicht sonderlich für eine Verabredung mit dem schnurrbärtigen Deutschen, der nicht gut Französisch spricht und, entgegen dem, was man glaubt, nicht in Venedig gestorben ist, der Stadt, die Proust so sehr mochte und wo er einst gegen einen Pflasterstein gestoßen ist, unbedeutender Zwischenfall, der einige seiner schönsten Seiten inspiriert hat.

Aber weil Proust neugierig und sehr höflich ist, akzeptiert er trotzdem den Plan von Mann. Céleste bereitet den Tee zu. Marcel geht früh ins Bett. Vor langer Zeit, als er ein Kind in Combray war und seine Großmutter ihm am Sonntag nach der Messe kleine Kuchen mit Kräutertee gab, ging er sehr früh ins Bett, aber jetzt schreibt er die ganze Nacht über diese verlorene Kindheit und er schläft von 16 Uhr bis Mitternacht. Die Verabredung wird um 13 Uhr ausgemacht. Thomas Mann, pünktlich wie ein Deutscher und gekleidet wie immer, wie ein Handlungsreisender, kommt gerade

um 13 Uhr an und, verlegen und eingeschüchtert, kommt er in das Zimmer von Marcel Proust herein.

— Herr Proust, sagt er, ich wollte nur wissen : wie machen Sie das, so lange, komplexe und gekrümmte Sätze zu schreiben ? Sie sind doch asthmatisch. Verschlägt Ihnen Ihre Kondition nicht die Sprache ?!

— Ich ? Ich schreibe lange Sätze ? Nein.

— Ah...

— Ist das Ihr Eindruck ?

— Ja, aber ich kann mich irren.

Und Mann kehrt wieder zurück, wie er gekommen war.

Sofort ruft Marcel Céleste herbei : « Sie werden nie erraten, was dieser Deutsche mir gesagt hat : dass ich zu lange Sätze schreibe ! Ich träume ! Ich ? Er ist unverschämt ! Seitdem ich meine ersten kurzen Texte geschrieben habe, die, wie Sie wissen, zuerst in Zeitungen veröffentlicht wurden und danach in einem Buch unter dem Titel Die Freuden und die Tage versammelt wurden, habe ich immer, mit der Entschlossenheit und dem Fleiß von einem Asket, gearbeitet und ich habe gegen die Pose und die Überheblichkeit der Schriftsteller, die sich an ihrem eigenen Stil hochziehen, gekämpft ! Die Einfachheit und die Kürze, diese höchsten Tugenden, die alle Autoren achten sollten, damit die Leser durch den Stil nie gestört werden, sondern direkt mit der Geschichte in Berührung kommen können, diese Tugenden, die wir in der Prosa von Saint-Simon und Bossuet wiederfinden, die wir heute aufmerksam wiederlesen sollten, denn sie bleiben ein unvergleichliches Beispiel, sind seit je her, ich habe es Ihnen schon hundertmal gesagt, meine teure Céleste, die ich so viel liebe, die wie eine Mutter für mich ist, die zwei Grundsätze meiner schriftstellerischen Arbeit. Bevor ich einen Satz schreibe, schneide ich in meinem voll gestopften Kopf alle nutzlosen Zweige ab, die den Weg der Reinheit versperren könnten, um einen schönen und geraden Baum zu erreichen. Und ein schnurrbärtiger Deutscher, der so lange Sätze schreibt, dass er unterwegs verloren geht, dass er am Ende seiner Sätze vergisst, was er am Anfang sagen wollte, der einen Roman von 1 000 Seiten verfasste über einen kranken Mann, der in einem Sanatorium gepflegt wird, Banalitäten mit den

anderen Pensionsgästen austauscht und sich in seinem Bett herumwälzt, kommt zu mir und beleidigt mich! Die Deutschen werden überhaupt nichts von der französischen Prosa kapieren! »

[**Une rencontre historique.** (Tentative amusée — et difficilement traduisible! — d'écrire ces interminables phrases allemandes.) Thomas Mann, le célèbre écrivain allemand, qui est non seulement l'auteur acclamé de *La montagne magique* et du *Docteur Faustus*, mais aussi le critique virulent du national-socialisme, et qui était sans aucun doute homosexuel, mais fut le père d'une véritable dynastie, dont sont issus Klaus et Erika, frère et sœur, et cependant amants et eux-mêmes homosexuels, décida, avant de devoir partir, à cause de ses positions politiques, pour Pacific Palisades aux États-Unis, où il vécut durant la Deuxième Guerre et où il écrivit un *Journal* que nous lisons encore avec intérêt aujourd'hui, qu'il devait rencontrer Marcel Proust, son « contemporain capital ».

Marcel Proust, déjà à la recherche du temps perdu et qui, depuis la mort de sa mère en 1908, habite dans son appartement calfeutré du boulevard Hausmann, Proust, dis-je, qui ne vit qu'en compagnie de sa bonne Céleste et qui, après avoir abandonné la vie mondaine, ne voit presque plus personne, n'entrevoit guère d'un bon œil une rencontre avec l'Allemand moustachu qui ne parle pas bien le français et qui, contrairement à ce que l'on croit, n'est pas mort à Venise, la ville tant aimée de Proust, où il buta un jour contre un pavé, incident insignifiant qui lui inspira pourtant quelques-unes de ses plus belles pages.

Mais, comme Proust est tout de même curieux et très poli, il accepte l'offre de Mann. Céleste prépare le thé. Marcel se couche de bonne heure. Il y a longtemps, lorsqu'il était enfant à Combray et que sa grand-mère, le dimanche après la messe, lui servait une madeleine et une infusion, il se couchait de très bonne heure, mais maintenant il écrit des nuits entières sur cette enfance perdue et ne va au lit qu'à 16 h de l'après-midi. Le rendez-vous est cependant fixé à 13 h. Thomas Mann, ponctuel comme un Allemand et habillé, comme toujours, tel un commis voyageur, arrive précisément à 13 h et, fort embarrassé et intimidé, entre dans la chambre de Marcel Proust.

— Monsieur Proust, dit-il, je voulais seulement savoir : comment faites-vous pour écrire de si longues et si complexes phrases, vous qui êtes asthmatique ? Votre état de santé n'affecte donc pas votre manière d'écrire ? !

— Moi ? Moi, j'écris de longues phrases ? Non.

— Ah...

— Vous aviez cette impression ?

— Oui, mais je peux me tromper.

Et Mann de repartir comme il est venu.

Aussitôt Marcel appelle Céleste : « Vous ne devinerez jamais ce que cet Allemand m'a dit : que j'écrivais des phrases trop longues ! Non mais je rêve ! Moi ! Il ne manque pas de culot ! Depuis que j'ai signé mes tout premiers textes qui, comme vous le savez, ont paru dans des journaux avant d'être réunis en un livre sous le titre *Les plaisirs et les jours*, je n'ai cessé, avec la détermination et l'application d'un ascète, de lutter contre la pose et la prétention des écrivains qui font du style ! La simplicité et la brièveté, ces vertus essentielles, que tous les auteurs devraient respecter afin que le style ne fasse pas écran entre l'œuvre et les lecteurs, mais que ceux-ci puissent entrer directement en contact avec le récit, ces vertus, dis-je, que l'on retrouve dans la prose de Saint-Simon et de Bossuet, ces auteurs que nous devrions relire aujourd'hui avec attention car ils demeurent un exemple incomparable, sont pour moi depuis toujours, je vous l'ai déjà dit cent fois, ma chère Céleste, que j'aime tant et qui est une mère pour moi, les fondements de mon travail d'écrivain. Avant d'écrire une phrase, je la retourne plusieurs fois dans ma tête et m'assure de couper toutes les branches inutiles qui pourraient barrer le chemin à la clarté, afin de voir s'ériger un bel arbre tout droit. Et un Allemand moustachu, qui écrit des phrases si longues qu'il se perd en route et qu'il oublie à la fin de ses phrases ce qu'il voulait dire au début, qui a signé un roman de 1 000 pages à propos d'un homme malade, soigné dans un sanatorium et qui échange des banalités avec les autres pensionnaires et se retourne dans son lit, vient me rendre visite et m'insulte ! Décidément, ces Allemands ne comprendront jamais rien à la prose française ! »]

On continue à cultiver beaucoup de clichés sur les Allemands, ces grossiers pilleurs de buffets à Majorque et en République dominicaine, ces Américains de l'Europe pour qui Allemagne s'écrit *Germony*, ces maniaques de l'ordre, de la discipline et de la récupération ! Il suffit de passer quelques mois en Allemagne pour se rendre compte que les Allemands de l'Est et du Nord méprisent souvent ouvertement les Bavarois et leurs manières de nouveaux riches (« *Ich schäme mich für diese Touristen ! Das ist mir sehr peinlich !* / Ils me font honte, ces touristes ! Cela m'est très douloureux ! » entend-on de la bouche des Saxons), que l'absentéisme au travail atteint un niveau pandémique, que le verre brisé jonche les arrêts de bus et de tramway, et que tous les lieux communs ont donc aussi un envers.

L'Allemagne est sans doute le seul pays au monde où l'on vous donne rendez-vous à 14 h 20 !

Même si la classe politique et les médias n'y voient qu'un phénomène régional, la poussée de l'extrême droite dans les *Länder* de Saxe, de Brandebourg et de Mecklembourg-Poméranie occidentale est très préoccupante. C'est ainsi que l'année dernière, le NPD, le Parti national-démocrate que le gouvernement assimile aux néonazis et dont il s'efforce d'obtenir l'interdiction, a recueilli plus de 9 % des suffrages en Saxe, dépassant pour la première fois depuis 1968 le seuil des 5 % nécessaires pour siéger au parlement local. Heureusement, la plupart des analystes estiment que, sur le plan national, le mouvement souffre de l'absence d'un chef de file aussi charismatique que Jörg Haider en Autriche ou que Jean-Marie Le Pen en France. Mais il n'en reste pas moins que le racisme et la xénophobie y sont sensibles. Il n'est pas rare de croiser dans le *Straßenbahn* [le tramway] des hommes portant — cela semble devenu leur nouveau signe de ralliement — une boucle de ceinture en argent avec la croix gammée bien en évidence.

Depuis quelques années, la Saxe est devenue la « Silicon Valley allemande ». De nombreuses entreprises de haute technologie y ouvrent des succursales et embauchent du personnel venu de Corée, de Thaïlande et d'Amérique du Sud. Ce qui crée une modi-

fication du tissu social et des manifestations de racisme sans équivoque. Certains Dresdois osent le dire à voix haute ; pour les gens âgés en particulier, l'équation est simple : avant la chute du mur, il n'y avait pas d'étrangers et il n'y avait pas de chômage ; aujourd'hui, il y a des étrangers et il y a du chômage — même si ces gens venus d'ailleurs ne constituent à Dresde qu'à peine 3 % de la population, ce qui est infiniment moins qu'à Berlin, à Francfort, à Hambourg ou à Munich. Souvent craintifs face aux immigrants, les Dresdois ne manquent d'ailleurs pas de vous demander, dès que vous vous aventurez hors du cœur historique de la ville pour vivre, comme c'est mon cas, dans un quartier résidentiel, si vous êtes à Dresde pour travailler et vous y installer. Dès que vous leur répondez que vous n'êtes là que de passage, vous percevez sans peine les soupirs de soulagement, et les rapports sont tout de suite plus détendus et cordiaux.

La majorité des Dresdois (et la remarque pourrait s'appliquer à tous les habitants de l'ancienne Allemagne de l'Est) ne se sentent plus chez eux dans leur pays. Dans les mois et les années qui ont suivi la chute du mur, beaucoup d'intellectuels de l'ancienne RDA ont subi une véritable chasse aux sorcières, accusés de naviguer entre l'adaptation et la résistance au système, et presque tous les gens qui occupaient une position importante, dans la fonction publique par exemple, ont perdu leur boulot. C'est ainsi que sont débarqués des milliers d'Allemands de l'Ouest, venus, souvent de façon fort condescendante, apprendre aux ploucs de l'Est comment se convertir au monde moderne. Quinze ans après, ces *Wessi* occupent encore très souvent les postes de direction et sont payés le plus souvent selon les tarifs de l'Ouest, c'est-à-dire environ un tiers de plus que les employés de l'Est. Et on les voit à la gare centrale (*Hauptbahnhof*) le vendredi soir, baise-en-ville au bout du bras : ils repartent à la maison pour le week-end. Car leur famille est restée là-bas, leur maison, leur compte en banque sont restés à l'Ouest. Et ils viennent à Dresde ou dans d'autres villes de l'Est comme ces médecins qui vont travailler à Sainte-Marie-la-Mauderne en espérant regagner le plus vite possible la civilisation. Résultat : les Allemands de l'Est entre 20 et 35 ans ont souvent l'impression qu'il n'y a pas d'avenir pour eux dans leur

ville d'origine et ils partent pour l'Allemagne de l'Ouest, la Norvège ou l'Australie. C'est une chose que l'on remarque tout de suite en arrivant à Dresde : le vieillissement de la population. Mais, en même temps — et cela fait partie des nombreuses contradictions observables à l'Est —, Dresde est la ville d'Allemagne où l'on voit le plus de landaus et où le taux de natalité est à la hausse. Mais faut-il préciser que ces jeunes parents ont souvent les yeux bridés et ne parlent pas allemand.

« *Wir sind ein Volk* » [« Nous sommes un peuple »], clamaient les Allemands de l'Est autour de l'église Saint-Nicolas à Leipzig dans les semaines précédant la chute du mur. Sous-entendu : nous ne formons qu'un seul peuple. Et les Allemands de l'Ouest de répondre (en guise de soutien ?) : « *Wir auch!* » [« Nous aussi ! »]

La vie n'est pas rose à Dresde. Selon Michael Burda, professeur d'économie à l'Université Humboldt, la chute du mur serait en grande partie responsable de la crise actuelle. Imaginez, dit-il, l'impact économique qu'aurait la fusion des États-Unis et du Mexique. C'est exactement ce qui est arrivé, selon lui, avec la réunification des deux Allemagnes. L'Allemagne de l'Ouest n'était pas prête à accueillir une main-d'œuvre peu qualifiée de 16 millions de personnes et à lui offrir les mêmes bénéfices de son généreux système de sécurité sociale. L'Allemagne perd aussi des plumes face à la montée en puissance de la Chine et, surtout, des pays d'Europe de l'Est qui ont intégré l'Union européenne en 2004. Il est difficile pour les travailleurs allemands spécialisés d'être compétitifs avec un salaire moyen de 22 euros l'heure, alors que leurs amis polonais ou tchèques sont prêts à faire le même boulot pour 5 euros l'heure. D'ailleurs, pas moins de 50 % des grandes compagnies allemandes prévoient déménager une partie de leurs activités en Europe de l'Est pour profiter de cette main-d'œuvre bon marché. Cette crise de l'emploi fait la joie des chasseurs de têtes ! Beaucoup de gens doivent faire des sacrifices pour être engagés, comme accepter un salaire plus bas ou aller travailler à l'étranger. Ce qui devient la norme. De plus en plus de jeunes tentent d'ailleurs leur chance dans un autre pays plutôt que de se heurter à des portes fermées. Pas moins de

150 000 Allemands ont fui la crise économique en 2004. Il n'y a pas de doutes que les Allemands devront continuer à faire des sacrifices pour stimuler l'économie de leur pays et retrouver leurs emplois. Comment? Souvent en devant se résoudre à des coupes radicales dans leurs avantages sociaux. Un économiste du nom de Volker Treier notait à l'été 2005 dans le *Sächsische Zeitung* que « pas moins de 70 milliards d'euros vont dans les poches des pensionnés. C'est insensé, ajoutait-il. Les Allemands doivent réaliser que les belles années prospères de l'État providence sont derrière eux ». C'est ainsi que le SPD, le Parti social-démocrate, a été victime du mécontentement suscité par la réduction des allocations de chômage et qu'il a perdu nombre d'électeurs dans les *Länder* de Saxe et de Brandebourg. Par conséquent, le moral des Allemands est au plus bas depuis quelques années. Les chômeurs, estimés à près de cinq millions, n'ont jamais été aussi nombreux depuis la Deuxième Guerre mondiale. L'endettement public de 2 039 milliards de dollars (en 2005) fracasse des records, et la reprise économique ne semble pas pour demain, à en croire les experts. Le déficit du pays traîne à 3 % du produit intérieur brut, un niveau qui pourrait lui attirer des sanctions de l'Union européenne, et la moyenne du taux de croissance depuis 10 ans plafonne à 1,4 %. *Herzlich Willkommen in Deutschland!*

Réunifiées, les deux Allemagnes? Jamais de la vie! Les tensions sont encore perceptibles, et peut-être même plus que jamais. Un graffiti dessiné sur un mur de la *Neustadt* [nouvelle ville] a été pris en photo et a fait depuis le tour du monde : *Wieder Vereinigung nur so!* [Maintenant réuni!] Et un dessin naïf et explicite montre un petit bonhomme ventru et fessu en train d'en enculer un autre!

Je ne m'habitue pas à voir ces ados monter dans le *Straßenbahn* avec les pantalons coupés en dessous du genou et la grosse bière dans la poche arrière. Le soir de la fête des Pères, rebaptisée ici *Männerstag* [jour des Hommes], je rencontre deux de ces spécimens passablement éméchés et très fiers de leur jeune virilité. L'un en particulier, un peu moins soûl que l'autre,

chapeau aux couleurs du drapeau allemand sur la tête, plutôt sympathique, engage la conversation avec un : « Vous venez de l'Ouest? » À Dresde, que je le veuille ou non, j'ai la « ouestitude » marquée dans le front. Dans cette ville, grand nombre de jeunes de son âge ne songent qu'à une chose : quitter ce bled pourri et partir, comme me le disait espérer le jeune vendeur d'asperges près du Fontane Center dans le quartier de Klotzsche, des étincelles dans les yeux, pour l'Australie ou pour le *Kanada*... qui s'écrit avec un *k* en allemand, comme dans *Kultur*.

Heiner Müller et Christa Wolf ont été conspués et mis au pilori pour avoir osé dire avant tout le monde ce que bien des gens pensent aujourd'hui, à savoir que cette réunification est une immense mascarade et que les Allemands de l'Est (comme le prévoyait déjà le *Hamlet-machine* de Müller en 1976) ont dû vendre leur âme de force à Coca-Cola. Aujourd'hui, tous ou presque leur donnent raison. L'auteure de *Traume d'enfance* et d'*Un jour dans l'année* fut l'une des seules à refuser de participer à ce « cirque » qu'était à ses yeux l'édition du Salon du livre de Paris consacrée à l'Allemagne réunifiée. Conjuguez votre invitation au pluriel, a dit Christa Wolf, invitez les deux Allemagnes, et dans ce cas seulement j'accepterai de m'y rendre.

30. Oktober 1968

Kleinmachnow, Fontanestraße

Jetzt, beim Schreiben, wird mir besser. Allein der Vorgang des Schreibens hilft schon. Also wird es doch wohl das einzige für mich bleiben. « Das Leben » aber — das heißt : das politische, das staatliche Leben — läuft auf den alten Schienen. Manchmal kommt es mir vor : Es rast, auf ein ungutes Ende zu. Und wir stehen daneben und geben vergräunte Kommentare. Doch wenn man erst einmal mit solcher Wucht aus den Schienen gesprungen ist, kommt man nicht mehr rein... [...] Heute ist es ganz mild, wie in September. Nur die Blätter wehen jetzt mit Macht von den Bäumen und rascheln dürr vor der Tür.

[À présent, en écrivant, je me sens mieux. Le simple fait d'écrire m'aide. C'est donc la seule chose qui va me rester. Mais «la vie», c'est-à-dire la vie politique, celle de l'État, continue sur ses anciens rails. Parfois j'ai le sentiment qu'elle file vers une fin funeste. Et nous nous tenons sur le côté, y allant de nos commentaires désabusés. Mais une fois qu'on a déraillé avec une telle brutalité, plus possible de se remettre en route... [...] Temps très doux aujourd'hui, comme en septembre. Sauf que le vent arrache aux arbres leur feuillage et vient le balayer dans un bruit sec de feuilles mortes devant la porte¹.]

«Mit der Zeit, mit der Zeit geht alles weg», sang Léo Ferré. «Ich habe Freunde, die der Wind wegnimmt, und es ist windig vor meiner Tür.» In diesem kurzen Text bringt Christa Wolf zum Ausdruck die Enttäuschung und die Ernüchterung von zahlreichen Vertretern ihrer Generation, die an den Kommunismus geglaubt hatten, die Illusionen gehegt hatten und die von jetzt an übernehmen sollen, dass sie sich irrten. Gestern trauerten sie, heute trauern sie. Sie werden sich bewusst des verallgemeinerten Scheiterns, dass die Ideale der Revolution in der Praxis verformt worden sind, dass sie unter zwei Diktaturen gelebt haben. Vorher glaubten sie an das weiße Pferd von Lenin, das sie zu einer besseren Zukunft bringen würde. Jetzt holt die Realität sie ein : die russischen Panzer sind in Prag und Budapest eingetreten worden, wie bei dem Anschluss die Hitlers Truppen in Klagenfurt und Wien einmarschiert sind. In diesem Kontext, was kann der Künstler machen? Hat sein/ihr Werk die Macht, die Sachen zu ändern? «Allein der Vorgang des Schreibens hilft schon», schrieb 1968 Christa Wolf. Persönlich zwar, aber gemeinsam? Ab 1968 ziehen sich viele Intellektuelle «in ihr Zimmer» zurück, in die privaten Bereiche. Es ist windig vor ihrer Tür. «Nur die Blätter wehen jetzt mit Macht von den Bäumen.» Aber kann man fest bleiben? Soll man fest bleiben? Nach solchen Korruptionen, Verfall der Glaube, wie können wir erneut glauben? Das

1. Christa Wolf, *Ein Tag im Jahr 1960-2000*, Frankfurt am Main, Luchterland, 2003; Christa Wolf, *Un jour dans l'année 1960-2000*, trad. de l'allemand par A. Lance et R. Lance-Otterbein, Paris, Fayard, 2005.

Gesamtwerk von Christa Wolf ist eine Betrachtung über das Verantwortungsbewusstsein des Künstlers in einer korrupten Gesellschaft.

[« Avec le temps, avec le temps va, tout s'en va », chantait Léo Ferré. « J'ai des amis que vent importe et il vente devant ma porte. » Dans ce bref passage tiré d'*Un jour dans l'année*, Christa Wolf exprime la déception et la désillusion de plusieurs représentants de sa génération, qui ont cru au communisme, qui ont perdu leurs illusions et qui dorénavant doivent affronter le fait qu'ils se sont trompés. Hier, ils avaient la foi; aujourd'hui, ils portent le deuil. Christa Wolf prend conscience de l'échec généralisé, réalise que les idéaux de la révolution ont été déformés par l'usage et qu'elle a vécu en réalité sous deux dictatures. Les gens de sa génération ont cru au « cheval blanc de Lénine », susceptible de les emporter vers un avenir meilleur. Aujourd'hui, la réalité est tout autre : les chars soviétiques entrent dans Prague et dans Budapest, comme ce fut le cas en 1938 lors de l'annexion de l'Autriche, lorsque les troupes de Hitler sont entrées à Klagenfurt et à Vienne. Dans ce contexte, que peut faire l'artiste? Son œuvre a-t-elle le pouvoir de changer les choses? « Le simple fait d'écrire m'aide », écrit Wolf en 1968. Personnellement, certes, mais collectivement? À partir de 1968, bien des intellectuels se réfugient « dans leur chambre », dans les sphères du privé. Il vente devant ma porte. « Sauf que le vent arrache aux arbres leur feuillage et vient le balayer dans un bruit sec de feuilles mortes devant la porte. » Peut-on demeurer inflexible? Doit-on rester inflexible? Après avoir été confronté à de telles corruptions, à un tel déclin de ses espérances, comment entretenir à nouveau la foi? L'œuvre complète de Christa Wolf est une réflexion sur le devoir de responsabilité des artistes dans une société aux idéaux corrompus.]